Vitali, Ilaria, Dir. *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur. Intrangers (II). Littérature beur, de l'écriture à la traduction.* Louvain-La-Neuve : L'Harmattan/Academia, 2011-2012. (336 p.)

Dédiés aux « étrangers dans [leur] pays » (7), les deux volumes *Intrangers* analysent les traumatismes et les défis littéraires et identitaires de toute une génération d'intellectuels *de nulle part*. Etrangères en Maghreb, ignorées en France, les voix de la banlieue expriment leurs revendications et dénoncent les injustices qui les étouffent.

Le premier volume se penche sur les problématiques de la littérature beur, c'est-à-dire sur la production romancière réalisée par cette vague intellectuelle hybride et indéfinie qui s'oriente vers la « départenance » (17) totale, vers la « dé(con)struction » (18) d'un horizon existentiel mouvant. Prisonnière d'une cage thématique trop étroite, la production beur de la décennie 1990-2000 essaie de se libérer, de sortir de ce que Kleppinger définit « le canon » (43) idéologique prédéfini. Parmi les représentants les plus intéressants de cette jeune littérature *en révolte*, on ne peut pas oublier Rachid Djaïdani : écrivain, boxeur, acteur, Djaïdani symbolise l'idéal de versatilité artistique que revendique le collectif « Qui fait la France » (2007). Au-delà des étiquettes, Djaïdani dépasse le conformisme littéraire pour créer un univers fictionnel indépendant et ambivalent, vulnérable et fragile. Maître à penser hypothétique d'une génération qui cherche « sa nature » (65), Djaïdani est « insaisissable » (67) ; son écriture est un miroir raffiné qui réfléchit « le côté individuel et universel de sa vie » (67). Expression d'une société multiethnique et hybride, la littérature beur contribue à illuminer l'univers inconnu des misérables et des anonymes oubliés qui peuplent les *cités* de l'Hexagone : voix des « sans-voix » (97), la production romancière des *intrangers* français dénonce les discriminations d'un système social aveugle, d'une cellule institutionnelle *intra muros* qui refuse les défis du pluralisme. « Catalogués dans un espace littéraire ghettoïsant » (121), « les cafards » (127) des banlieues renversent le style littéraire canonique : entre violence et poésie, hallucination et réalité, les écrivains beurs « essayent de se frayer des voies nouvelles » (136).

Le deuxième volume propose une réflexion sur les problèmes stylistiques et traductologiques que pose la spécificité des œuvres beurs. Subversifs et contestataires, les intellectuels *de nulle part* utilisent un langage particulièrement cryptique : fascinés par la

fusion de mondes parallèles, les *intrangers* français inaugurent une « véritable cinélangue » (11). Expression d'une société de plus en plus « liquide » (12), la nouvelle littérature urbaine choisit la multimédialité pour sortir de la marginalité et pour explorer, selon Stève Puig, « une identité constamment renégociée » (26). Plurielle et versatile, la voix des banlieues dépasse les frontières françaises pour conquérir la plupart des pays occidentaux. Traduire un roman beur signifie entrer dans un univers langagier inconnu : « métissée et inouïe en littérature » (133), l'écriture beur « oblige le lecteur à sortir de lui-même, à faire un effort de décentrement pour percevoir l'auteur étranger dans son être étranger » (149). Pour traduire la complexité expressive de la « galaxie beur » (155), le traducteur doit, selon Ilaria Vitali, « (dé)crypter le monde » (157) des *intrangers* pour éviter d'effacer leur dynamisme linguistique primordial, masque symbolique d'une « configuration identitaire » (182) *in fieri*.

Ces deux volumes proposent une lecture intéressante d'une indéniable réalité littéraire. Jeune et militante, la production romancière beur explore des territoires thématiques et linguistiques à découvrir : subversive, la voix des *intrangers* exhorte le lecteur à la désintégration de ses points de repères pour construire un espace existentiel moins rassurant mais plus authentique.

Claudia Mansueto, Université de Bologne